Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

11 | 2010

Varia

Quelques erreurs d'historiens. Traductions et interprétations, de la philologie à l'archéologie

Sarah Rey

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/802>

DOI : 10.4000/anabases.802

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2010

Pagination : 97-106

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Sarah Rey, « Quelques erreurs d'historiens. Traductions et interprétations, de la philologie à l'archéologie », *Anabases* [En ligne], 11 | 2010, mis en ligne le 01 mars 2013, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/802> ; DOI : 10.4000/anabases.802

Quelques erreurs d'historiens. Traductions et interprétations, de la philologie à l'archéologie

SARAH REY

LA RÉFLEXION HISTORIOGRAPHIQUE se nourrit d'erreurs, celles commises par les savants des décennies et des siècles passés. Dans un travail d'histoire de l'histoire, on énumère volontiers les conquêtes réussies des historiens (une juste datation, une synthèse novatrice) et on fait le compte de leurs égarements. Dénoncer les erreurs de ses prédécesseurs peut mettre mal à l'aise : il y a là un côté fossoyeur, ou donneur de leçon, au-dessus de la mêlée.

Toutefois personne ne peut nier l'utilité d'éclairer les erreurs contenues dans les livres d'histoire. Les auteurs et leurs lecteurs ont tout à y gagner. Les hommes du métier comprennent que leurs croyances, leurs connaissances, et leurs savoir-faire sont soumis à un *aggiornamento* permanent et que le travail de l'historien ne supporte pas l'à-peu-près : une date est vraie ou fausse, une lecture épigraphique est juste ou erronée, une pièce d'archive existe ou n'existe pas. Par honnêteté, les erreurs dans lesquelles sont tombés les « praticiens » de l'histoire ne doivent pas être tuées. Être trop indulgent revient à discréditer l'activité d'historien, qui se veut des plus exigeantes depuis deux siècles environ. Une trop grande sévérité ferait, quant à elle, pencher du côté de la repentance, attitude très contemporaine, qui pousse à quelques débordements. Reconnaissons plutôt qu'au-dessus du métier d'historien plane la menace de mille erreurs douces, sans conséquence majeure, et d'une poignée d'erreurs néfastes : « petits monstres » et « grands monstres », selon l'expression de John Scheid¹.

1 Cf. *infra*, John SCHEID, « Wilhelm Weber et les *Res Gestae Divi Augusti*. La postérité d'un livre complexe ».

Il est ici question de l'erreur « que tout le monde connaît² », l'erreur qui, dans le cas des travaux historiques, déforme les sources, oriente l'exposition des faits, entache un raisonnement. Certes, cette discussion se place sous une bannière très large : il est permis de juger que l'erreur demeure un continent trop vaste pour être abordé sans le recours systématique de la théorie. Mais il s'agit en réalité d'interroger « artisanalement³ », par une variété d'exemples, les ressorts de l'analyse historiographique, au fondement de la revue *Anabases* : d'en apercevoir les limites et le profit.

Une question ancienne

Dans l'Antiquité, les premiers historiens se sont déjà posé la question de la place de l'erreur dans leur récit. À ce sujet, Thucydide a pris ses distances avec son prédécesseur Hérodote. Dès le premier livre (I, 20, 3) de l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse*, après l'« Archéologie », est mentionnée « la négligence que l'on apporte en général à rechercher la vérité, à laquelle on préfère les idées toutes faites », sous-entendant les faiblesses du modèle hérodotéen⁴. À la suite de Thucydide, d'autres – de Strabon à Plutarque – ont pris le relais des attaques contre le « père de l'histoire » et sa *philomuthia*. Dès ce moment, les historiens ont reçu de premières recommandations. Dans son *Comment on doit écrire l'histoire*, Lucien a dressé le portrait de l'historien idéal : sans peur, sans corruption, libre, adepte du franc-parler, et, par-dessus tout, ami de la vérité. La figure de l'historien est instituée en même temps que ses corollaires « nocifs », tous les dangers du métier. Et chacun tente de légitimer son entreprise au regard de celle, jugée partiellement fautive, de son prédécesseur.

Les Anciens se sont également interrogés sur l'administration de la preuve, pivot du raisonnement historique⁵. Thucydide s'est attaché à soupeser les indices et prouver ses dires de façon certaine⁶. Tite-Live, pour son histoire *Ab urbe condita*, a fait montre

2 À propos de la « vérité que tout le monde connaît », Paul VEYNE, *Le quotidien et l'intéressant. Entretien avec Catherine Darbo-Peschanski*, Paris, Les Belles Lettres, p. 267.

3 Le parallèle entre l'historien et l'artisan apparaît dès la première page de l'*Apologie pour l'histoire ou métier d'historien* (1942) de Marc Bloch.

4 François HARTOG, *Le Miroir d'Hérodote*, Paris, Gallimard, 1980, 3^e éd. 2001. Et sur l'erreur au sens large chez Thucydide : Agathe ROMAN, *L'erreur et la faute dans l'histoire de la guerre du Péloponnèse de Thucydide*, 2005 (Thèse, Besançon, sous la direction de Marie-Rose Guelfucci).

5 Paulo BUTTI DE LIMA, *L'inchiesta e la prova. Immagine storiografica, pratica giuridica e retorica nella Grecia classica*, Torino, Einaudi, 1996, 201 p. ; Valeria ANDÒ & Giuseppe NICOLACI, *Processo alla prova. Modelli e pratiche di verifica dei saperi*, Roma, Carocci, 2007, 335 p. Et surtout Paolo DESIDERI, « La prova nella storiografia », *ibid.*, p. 205-218.

6 Dans deux lectures d'Homère, Thucydide réfléchit au statut de l'indice (*tekmerion*). Cf. Thucydide, *Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, I, 3, 3 et I, 9, 4.

de sa fidélité aux traces écrites⁷. Denys d'Halicarnasse s'est fait le collecteur et transmetteur des textes déposés « dans les temples et les lieux profanes⁸ », avant que l'axiome de Quintilien – *ad narrandum, non ad probandum*⁹ – ne jette le trouble.

Rémanence de l'erreur

En interprétant un morceau textuel ou matériel du passé, tous les historiens modernes continuent de prendre des risques, simplement limités par une forme de déontologie. Depuis le XIX^e siècle, et plus que dans l'Antiquité, l'historien est en effet soucieux de donner à son métier les signes du sérieux et de la scientificité. Son activité ayant été mise en règle, l'historien prend garde au ridicule. Sa fantaisie est toujours bridée par l'appareil de preuves que lui demande la communauté savante : les notes¹⁰, la bibliographie, l'appareil critique. C'est toute la « mise en scène » historiographique destinée à produire de la « fiabilité », qui a été décrite par Michel de Certeau, à la suite de Roland Barthes et de son « effet de réel¹¹ ».

Du reste, avant même les prescriptions de l'école méthodique ou « positiviste », les livres d'histoire totalement erronés ou mensongers n'ont pas été très nombreux – en dehors des considérations, toujours tendancieuses, sur les siècles « obscurs » et sur les origines des cultes, des peuples, des villes. La pratique de l'histoire est peut-être trop laborieuse pour attirer les esprits les plus légers. Il faut certainement avoir en soi beaucoup de sérieux pour oser intituler un livre *Histoire* de tel pays ou de tel conflit.

Ce sérieux peut être évidemment dévoyé, à l'image des historiens révisionnistes, qui manient l'erreur à dessein. Dans *Les assassins de la mémoire* (1987), Pierre Vidal-Naquet a proposé une généalogie du révisionnisme, dont le R. P. Jean Hardouin (1646-1729) marque le point de départ¹². À partir de 1690, le jésuite nia l'authenticité de la plus grande partie des œuvres de la littérature antique, de Virgile à saint Augustin, œuvres qu'il attribuait à des moines hérétiques de la fin du Moyen Âge... Les révisionnistes aiment souvent flirter avec le faux, qu'ils prétendent dénoncer, sans oser le créer à proprement parler, à la différence des faussaires professionnels. En histoire, les productions des faussaires induisent l'erreur d'interprétation. L'histoire de la discipline histori-

7 Tite-Live, *Histoire romaine*, VI, 1, 2.

8 Denys d'Halicarnasse, *Thucydide*, V, 2-3.

9 Quintilien, *Institution oratoire*, X, 1, 31.

10 Anthony GRAFTON, *Les origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note de bas de page*, Paris, Seuil, 1998, 215 p.

11 Michel de CERTEAU, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Folio, 2007 (1^{re} éd. : 1975), p. 66, commentant cet « effet de réel » : « Cet artifice propre au discours historiographique, qui consiste à cacher sous la fiction d'un "réalisme" une manière, nécessairement interne au langage, de poser un sens. »

12 Pierre VIDAL-NAQUET, *Les assassins de la mémoire. Un « Eichmann de papier » et autres essais sur le révisionnisme*, Paris, La Découverte, 1987, 231 p.

que est parcourue de « faux », objets ou manuscrits, depuis la donation de Constantin¹³ jusqu'à la fibule de Préneste¹⁴, le papyrus d'Artémidore¹⁵, le *Sanchuniathonis historiæ Phœniciæ* (1837) de Friedrich Wagenfeld¹⁶ et la « Madone de Cortone », ici décrite par Delphine Burlot¹⁷.

Quel passage aux aveux?

Lorsqu'ils se trompent, les historiens n'effectuent que rarement leur *mea culpa*. Certes, des livres d'histoire publiés récemment font la part belle aux confessions, voire aux divagations d'ego-histoire. Il y a, en outre, les remords qu'on affiche en fin de préface ou dans une soutenance de thèse : on sacrifie alors à l'usage, on fait profession de modestie pour attirer à soi la bienveillance des pairs ou des maîtres. Mais personne n'ose de véritable *retractatio*, à la manière d'Henri-Irénée Marrou, en 1949¹⁸. Qui d'autre a eu le courage de se retourner sur ses erreurs ? Qui a mis en place publique ses négligences, ses fourvoiements ?

Encore faut-il revenir sur ce livre, qui n'est qu'en partie une auto-critique. Marrou ne cherche pas à expier ses premières études : il veut plutôt approfondir sa thèse de 1937 sur saint Augustin et la fin de la culture antique, l'adoucir par endroits, corriger certaines fautes purement formelles, mais aussi répondre à ses contradicteurs.

On touche à l'utilité insoupçonnée de l'erreur : outre d'entraîner l'amendement bénéfique¹⁹, elle permet de s'engager par surprise sur des terrains inconnus. Pour faire le procès des « lettrés de la décadence », Marrou a commencé par s'immerger dans des écrits négligés, dans les recoins de la *Patrologie latine*. Il s'est intéressé à la *curiositas* de

13 Lorenzo VALLA, *Sur la donation de Constantin, à lui faussement attribuée et mensongère*, Paris, Les Belles Lettres, 1993, XXI-149 p, avec une préface de Carlo Ginzburg. Et la traduction récente de Glen W. Bowersock (2007).

14 Margherita GUARDUCCI, *Fibula prenestina: tra antiquari, eruditi e falsari nella Roma dell'Ottocento*, Roma, Bardi, 2007, 174 p.

15 À la suite d'une vaste polémique avec Salvatore Settis : Luciano CANFORA (dir.), *Il papiro di Artemidoro*, Roma-Bari, Laterza, 2008, X-523 p.

16 Voir *infra*, Corinne BONNET, "Errata, absurditates, deliria et hallucinationes. Le cheminement de la critique historique face à la mythologie phénicienne de Philon de Byblos : un cas problématique et exemplaire de *testis unus*".

17 Cf. *infra*, Delphine BURLLOT, "Le faux, source d'erreurs intentionnelles : le cas des contrefaçons de peintures antiques".

18 Henri-Irénée MARROU, *Saint Augustin et la fin de la culture antique. Retractatio*, Paris, De Boccard, 1949, p. 623-713.

19 Christiane CHAUVIRÉ, Albert OGIER et Louis QUÉRÉ, *Dynamiques de l'erreur*, Paris, Editions de l'EHESS, 2009, 364 p.

savants pourvus d'une culture hétéroclite. Pas à pas, il a finalement découvert l'Antiquité tardive²⁰.

Mis à part cet exemple, il est des historiens qui, sans se « rétracter », rejettent leurs travaux comme immédiatement invalides. Paul Veyne, familier du paradoxe, dit ainsi qu'il est incapable de relire ses livres et ses articles²¹, devenus comme des vêtements sales. Pourtant, il sait tout ce que les historiens gagnent à s'actualiser, même s'ils sont toujours dans un entre-deux de la vérité²² et décrivent, avec des mots inadaptés, des réalités disparues. Faut-il revenir à la pratique ancienne d'une phrase d'ouverture qui désigne d'emblée l'auteur de l'ouvrage et admet par là l'unicité du point de vue, comme chez Hérodote²³ ou Thucydide²⁴? Doit-on mettre entre guillemets le texte intégral de chaque ouvrage historique, pour donner à voir le décalage entre ce qu'il faudrait exprimer et le résultat des efforts de l'historien?

Un impensé

Jusqu'à présent, on a peu réfléchi à l'erreur dans le métier d'historien. Ceux qui ont observé les méthodes de la discipline historique n'ont pas affronté directement cette difficulté²⁵, peut-être parce que les manières d'écrire l'histoire ont connu une évolution par modification des schémas d'interprétation et des goûts littéraires, et non sous le coup d'erreurs répétées. On s'est davantage intéressé au revers de l'erreur, c'est-à-dire à la vérité et aux prétentions qu'a l'historien de l'atteindre.

Langlois et Seignobos ont bien noté, en forme de plaisanterie, l'existence d'une « maladie de l'inexactitude », ou maladie de Froude, du nom de l'historien James A. Froude (1818-1894), qui ne savait pas rendre compte du réel :

20 Polymnia ATHANASSIADI, « Antiquité tardive : construction et déconstruction d'un modèle historiographique », *Antiquité tardive*, 14, 2006, p. 311-324.

21 Paul VEYNE, *Le quotidien et l'intéressant*, op. cit., p. IX.

22 Michel de CERTEAU, *L'écriture de l'histoire*, op. cit., p. 61-62 : « La vérité de l'histoire est dans cet "entre-deux" dont une œuvre pose les termes sans pouvoir créer un objet qui se substitue à ce rapport. Chez Soriano, l'analyse des contes de Perrault devient elle-même le récit ou l'aveu d'une recherche, de sorte que l'objet de l'étude, fragmenté par des sondages méthodologiques hétérogènes, trouve son unité dans l'opération où se combinent sans cesse les actions de l'auteur et les résistances de son matériau ».

23 Hérodote, *Histoires*, 1, 1 : « Voici la présentation de la recherche d'Hérodote de Thourioi. »

24 Thucydide, *Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, I, 1 : « Thucydide d'Athènes a composé le récit de la guerre entre les Péloponnésiens et les Athéniens. »

25 Henri-Irénée MARROU, *De la connaissance historique*, Paris, Histoire, Seuil, 1974 (1^{re} éd. : 1954), p. 226 : « Les plus grands parmi nos maîtres, les plus exigeants envers eux-mêmes, ont tous sur la conscience quelque référence fautive, quelque contresens malencontreux. »

« J. A. Froude était un écrivain très bien doué, mais sujet à ne rien affirmer qui ne fût entaché d'erreur ; on a dit de lui qu'il était *constitutionally inaccurate*. Par exemple, il avait visité la ville d'Adelaïde, en Australie : "Je vis, dit-il, à nos pieds, dans la plaine, traversée par un fleuve, une ville de 150 000 habitants dont pas un n'a jamais connu et ne connaîtra jamais, la moindre inquiétude au sujet du retour régulier de ses trois repas par jour" ; or Adelaïde est bâtie sur une hauteur ; aucune rivière ne la traverse ; sa population ne dépassait pas 75 000 âmes et elle souffrait d'une famine à l'époque où M. Froude la visita. Ainsi de suite. M. Froude reconnaissait parfaitement l'utilité de la critique, et il a même été un des premiers à fonder en Angleterre l'étude de l'histoire sur celle des documents originaux, tant inédits que publiés, mais la conformation de son esprit le rendait tout à fait impropre à la purification des textes : au contraire, il les abîmait, involontairement, en y touchant. Comme le daltonisme, cette affection des organes de la vision qui empêche de distinguer correctement les disques rouges des disques verts, est rédhibitoire pour les employés de chemin de fer, la maladie de l'inexactitude, ou maladie de Froude, qui n'est pas très difficile de diagnostiquer, doit être considérée comme incompatible avec l'exercice de la profession d'érudit [...] Tout le monde commet des erreurs (par "légèreté", "inadvertance", etc.). Ce qui est anormal, c'est d'en commettre beaucoup, constamment²⁶. »

Mais hormis cette note sur un cas « pathologique », l'erreur ne semble pas s'être frayé un chemin dans la mauvaise conscience des tenants de l'histoire « positiviste ». À la différence de ces premiers « épistémologues » de la fin du XIX^e siècle, la philosophie des sciences²⁷, la sociologie de la connaissance²⁸ et la psychologie cognitive ont été plus attentives au motif de l'erreur. Aussi s'agit-il d'une erreur plus facilement repérable : dans une formalisation mathématique, dans une expérience en laboratoire, ou dans un test destiné à juger les capacités logiques d'un individu, l'erreur empêche d'avancer, surgit nettement, et appelle une immédiate correction. Au commencement était l'erreur, dit Gaston Bachelard²⁹. La suite du raisonnement est connue : il n'y a pas de vérités premières, il n'y a que des erreurs premières. Les philosophes reprocheraient-ils d'ailleurs aux historiens de « vraies » erreurs ou de simples affirmations incertaines ?

Mettre en perspective quelques errements d'historiens, c'est en tout cas les replacer dans leur contexte : il y a une manière de se tromper en 1900, du temps d'Ernest Lavisse, qui n'est plus celle de l'après-guerre et qui se modifie encore en ce début de

26 Charles-Victor LANGLOIS et Charles SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques*, Paris, Kimé, 1992 (1^{re} éd. : 1898), p. 110-112.

27 Une référence qui fait le point sur les travaux de Karl Popper, Imre Lakatos et Thomas Kuhn : Deborah G. MAYO, *Error and the growth of experimental knowledge*, Chicago, University of Chicago Press, 1996, XVI-493 p.

28 Cf. Gérard BRONNER, *L'empire de l'erreur. Éléments de sociologie cognitive*, Paris, PUF, 2007, IX-260 p.

29 L'idée d'obstacle épistémologique naît, chez cet auteur, dans *La formation de l'esprit scientifique* (1938). Cf. pour un commentaire de ce concept, Dominique LECOURT, *L'épistémologie historique de Gaston Bachelard*, Paris, J. Vrin, 1969, 112 p.

XXI^e siècle. Les erreurs sont bien des époques qui les ont vu naître. Pour jouer sur l'étymologie grecque du verbe « errer » (*planaomai*), les historiens sont comme des « planètes », soumises à l'errance, et tous suivent des orbites qui les distinguent les uns des autres : il y a l'orbite des antiquaires, l'orbite « méthodique » ou positiviste, l'orbite des historiens quantitatifs... Tous ont connu plusieurs registres d'erreurs, certaines frontales, « objectives » (les fossiles pris pour des « glossopètres », par exemple) et d'autres relevant davantage de l'excès : excès de schématisations notamment.

Mais, derrière les circonstances et la succession des écoles, il faudrait repérer une mécanique nuisible susceptible de se répéter et de conduire à la méprise : un trop grand investissement dans l'actualité politique, le choix de la mauvaise cause et l'idée de lui rendre service, la fascination pour un type unique de source, l'absence de preuve, l'emportement, l'acceptation des explications toutes faites autant que le refus complet des pistes balisées : il y a des erreurs par conformisme, mais aussi par goût de l'inédit. Il faudrait que de surcroît l'historien se protège sans cesse contre trop d'admiration et qu'il se défende contre trop d'imagination. On devrait souhaiter de même que chacun accepte les « résistances du matériau³⁰ » : un document, quel qu'il soit, ne dit pas tout de lui-même, de ses conditions de sa fabrication, de ses arrière-pensées.

Les antiquisants mis à l'examen

Depuis l'épistémologie de Max Weber, passant au crible l'histoire téléologique d'Eduard Meyer (1855-1930)³¹, les antiquisants et leurs méthodes ont fait l'objet de questionnements. Weber a observé à l'œuvre son « collègue » Meyer, et c'est comme un coup d'envoi. Après lui, l'introspection des représentants de l'*Altertumswissenschaft* s'est prolongée et a connu de belles heures. Car les spécialistes d'histoire ancienne ont toute latitude pour réfléchir aux aspérités de leur métier, qui impliquent les relectures périodiques d'un corpus documentaire limité et où prennent part les techniques et les sciences auxiliaires, face aux textes ou face aux vestiges antiques. L'historien peut faire de ses techniques (philologiques, archéologiques) un usage excessif ou pervers.

On croit souvent irréductible la scission, propre au « camp » des antiquisants, entre hommes de cabinet et archéologues : ceux qui n'ont jamais touché un tesson de leur vie et ceux qui ont les mains rugueuses, ceux qui se passionnent pour les scholiastes hellénistiques et ceux qui se satisfont d'un bout de colonne. Aux premiers, les manquements philologiques, aux seconds les erreurs d'interprétation sur le terrain. Cette partition, abusivement simplifiée (car la complémentarité est obligatoire), ordonnera deux ensembles de contributions.

30 Michel de CERTEAU, *L'écriture de l'histoire*, op. cit., p. 62.

31 Max WEBER, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Presses Pocket, 1995 (1^{re} éd. : 1904-1917), 478 p. Spécialement le deuxième essai : « Études critiques pour servir à la logique des sciences de la culture » (1906).

Après le problème de la philologie envisagé sous trois biais (John Scheid, Corinne Bonnet et Pierre-Emmanuel Dauzat), l'archéologie entrera donc nécessairement dans le propos général (avec Nicolas Kyriakidis, Meriem Sebaï, Delphine Burlot). Sur un chantier de fouille, le travail interprétatif se poursuit. Un seul exemple, en guise d'entrée en matière : l'expérience du campement de Millie, Indienne Cree, dans les Rocheuses canadiennes, soumise à la sagacité de quelques préhistoriens et qui a démontré la fragilité de certaines hypothèses archéologiques :

« Millie et son groupe avaient fait du feu, abattu et dépecé des animaux [...] Les chercheurs ont examiné les lieux en détail et ont soumis leurs résultats à Millie [...] Ils ont cru que plusieurs personnes s'étaient partagé l'espace, alors que seuls Millie et ses deux derniers enfants y avaient habité en permanence. En fait, ils ont pris pour des restes d'activité quotidienne des débris laissés par des occupations occasionnelles [...] C'est sur l'interprétation des objets que les erreurs d'analyse se sont révélées les plus spectaculaires [...] Ils se sont gravement interrogés sur la fonction d'objets de fortune fabriqués dans une branche par le petit dernier de Millie, ont pris des bricolages pour tendre les peaux de cerf pour des lunettes de neige (!) et ne se sont pas rendu compte que les mystérieux "pictogrammes" gravés sur les arbres du campement étaient l'œuvre de la fille de Millie, qui faisait son entrée dans l'adolescence³². »

Plus près de nous, les sites antiques des époques punique, grecque et romaine présentent les mêmes difficultés de lecture, y compris les plus fameux d'entre eux (Delphes, évoquée par Nicolas Kyriakidis³³). Mais des vestiges moins connus, tels ceux du Cap Bon (Kerkouane et Ras ed Drekk) mentionnés par Meriem Sebaï, peuvent se retrouver, eux aussi, au centre de grands systèmes interprétatifs qui gommement les particularités et les nuances. En somme, les pierres résistent autant que les mots à l'effort de traduction³⁴.

Ce qu'illustre un parcours en deux mouvements (et six temps). Tout d'abord, John Scheid s'arrête sur le cas « Wilhelm Weber », lecteur des *Res Gestae* dans un *Princeps* (1936) où la philologie est souvent asservie à ses penchants politiques : le texte augustéen a inspiré à l'érudit une ode déguisée au national-socialisme. Weber est obnubilé par l'inscription d'Ankara, il voit ce que personne ne voit et compare le vieil Auguste des *Res Gestae* à Michel-Ange et Bismarck. Le testament politique du premier empereur devient l'expression du « règne de la volonté ». La brutalité de l'homme d'État est soigneusement effacée. L'erreur d'interprétation relève de la manipulation et provoque d'autres erreurs en cascade, que suscite le style elliptique de Weber.

32 Laurent OLIVIER, *Le sombre abîme du temps. Mémoire et archéologie*, Paris, Seuil, « La Couleur des idées », 2008, p. 53-54. Et Robson BONNICHSEN, "Millie's Camp : an experiment in archaeology", *World Archaeology*, 4, 3, p. 277-291.

33 Cf. *infra* Nicolas KYRIAKIDIS, "Erreurs à Delphes. La tholos de Marmaria au fil des interprétations (ca 1840-1940)".

34 La métaphore est déjà celle de John Donne, *infra*.

Hors de la sphère strictement romaine, Corinne Bonnet raconte les vicissitudes de la *Phoinikikè Historia* de Philon de Byblos (fin I^{er}-début II^e s.), au milieu d'une forêt de « trompe-l'œil » et « faux-semblants ». Philon s'immisce dans un « jeu d'autorités », se réclame du sage Sanchouniaton, antérieur à la Guerre de Troie, et prend place dans une chaîne de savoir qui court de l'Âge du Bronze à Porphyre, Eusèbe de Césarée, Scaliger, Renan et les fouilleurs d'Ougarit. Les fragments de Philon, *testis unus*, charrient avec eux de lourds enjeux : la quête de l'origine des écritures, des cultures et de la religion.

Pierre-Emmanuel Dauzat, traducteur des langues « vivantes » et « mortes », propose de larges aperçus sur les erreurs de traduction. Les traducteurs – historiens ou non historiens – entretiennent un commerce étroit avec l'erreur, volontaire ou pas, et le contre-sens. Jérôme dilate en moraliste les propos de Tobie ; Augustin corrige sa mauvaise lecture de Matthieu ; Du Bellay revendique un « droit à l'erreur » et John Donne reconnaît que « nous répugnons à changer une pierre contrefaite pour la simple raison qu'elle est posée là ».

Nicolas Kyriakidis suit la *tholos* de Delphes au gré des estimations archéologiques : elle est tantôt vieillie, tantôt rajeunie. Tantôt prytanée, tantôt kiosque à musique. Elle entre en correspondance avec les autres monuments circulaires de l'architecture grecque. C'est un édifice dont il faut combler les silences : « Le plus *beau* monument est forcément le plus *important* de la tradition textuelle. Il ne pouvait donc s'agir que du temple d'Athéna Pronoia, connu par des mentions d'Hérodote, de Démosthène et de Pausanias », pense-t-on dans un premier temps. Le dessin fautif d'Ulrichs, qui grandit exagérément la *tholos*, est une mise en acte du *perseverare diabolicum*. Au xx^e siècle, le débat ne se tarit pas : on n'en finit pas de reconstruire, au sens propre et figuré, ce haut lieu delphique.

Par un autre type architectural (les temples à cour ou temples « romano-africains »), Meriem Sebaï retrace des étapes historiographiques dont les prémisses sont fragiles : « Comment ce qui n'est qu'une hypothèse peut devenir en quelques années une certitude, puis en quelques décennies une évidence. » Ces temples seraient le bastion d'une identité pré-romaine, le repaire d'une africanité « sémitique », la matérialisation d'une résistance à l'ordre romain. En architecture, l'indigène et le punique feraient alliance contre Rome.

Delphine Burlot remonte, quant à elle, la « chronologie inversée » des faussaires, créateurs d'une Antiquité non seulement imaginaire mais plausible aux yeux des premiers collectionneurs de peintures anciennes. L'aventure du faux « Jupiter et Ganymède », dont le charme atteint Winckelmann, montre que le défaut dans l'expertise rejoint le désir de se leurrer. Cette histoire de dupes n'est pas que divertissante : « Les contrefaçons nous renseignent sur les goûts et les modes d'une époque, sur l'histoire de l'archéologie, et l'histoire des théories. »

Ce dossier a pour ambition de montrer l'intérêt d'une histoire de l'historiographie dynamique, où l'on dépasse le simple inventaire des interprétations obsolètes et le recensement des livres hors d'usage. Une histoire de l'historiographie ne se limitant

pas au jeu cruel des redressements après coup, analysant la part de vrai dans le faux, et ayant pour vocation de bousculer les habitudes des uns et des autres. Au mieux, toutes ces études montreront qu'il faut rêver d'historiens qui dépasseraient volontiers leurs acquis en se fabriquant, pour chaque sujet, un nouvel outillage, des historiens qui ne craindraient pas de renforcer la rigueur de leur méthode et qui dans leurs démonstrations useraient toujours du « peut-être ».

Le souci « prophylactique » est aussi réel que relatif³⁵. Exposer les erreurs de tel ou tel historien n'indique pas de naïves recettes. Rien ne permet ici de savoir *comment ne plus se tromper*, en répétant le sous-titre ironique d'un ouvrage de Massimo Piattelli-Palmarini³⁶. Aucune leçon de morale, aucun gage de perfectionnement à l'usage d'une corporation, celle des « artisans » du récit historique.

Et maintes questions restent encore dans l'ombre, parce que, plus qu'au *pourquoi* de l'erreur, les différents auteurs sollicités ont répondu à son *comment*. Les enquêtes historiographiques laissent en suspens quelques mystères : derrière ces faux-pas commis par les historiens, dans leur tâche de philologue ou d'archéologue, quelle est la part des commodités d'analyse ? Peut-on déceler des intérêts de carrière ? L'« idéologie » s'infil-tre-t-elle consciemment ?

S'attarder sur quelques erreurs d'historiens, c'est, enfin et surtout, se donner le prétexte d'un livre cheminement historiographique, ouvert aux quatre vents : de la philologie allemande de l'entre-deux-guerres à l'histoire des fouilles pompéiennes, de la mythologie phénicienne à la rotondité « chtonienne », des études architecturales africaines jusqu'à l'*expinxit* de Velázquez.

Sarah REY

ATER – Collège de France
13 rue Paul Albert
F - 75018 Paris
sarah-rey@hotmail.fr

35 Cf. *infra*, Nicolas KYRIAKIDIS.

36 Massimo PIATTELLI-PALMARINI, *La réforme du jugement ou comment ne plus se tromper*, Paris, Odile Jacob, 1995, 263 p.